

Elles descendirent avec la résolution bien arrêtée de donner suite sur le champ à la demande que Germaine leur avait adressée.

—C'est moi qui attacherai le grelot, si vous voulez ? —dit gaiement Dina.

—C'est cela, —fit l'enfant en battant des mains. — Aliette n'aura plus qu'à appuyer le mouvement ; et vous emporterez la position.

Le plan ainsi arrêté, elles firent dans la salle à manger une entrée sensationnelle. M. Ferreix qui adorait ses filles, n'avait rien à leur refuser, et elles le savaient. Il baisa sur le front Germaine comme si elle eût été son enfant, avec cette phrase amicale :

—Sais-tu que tu ne prends pas beaucoup de couleurs à Paimpol, petite ?

A quoi l'enfant, déjà femme et, par conséquent rusée, répliqua, préparant le terrain à la démonstration de ses cousines :

—C'est le contraire, mon oncle. Je prends des couleurs à Paimpol, mais c'est pour les perdre à Paris.

On se mit à table, et comme c'était prévu Aliette fut placée entre de MM. de Myriès père et fils.

L'un et l'autre se départirent envers elle de leur raideur "distinguée," et peu s'en fallut même que Lucien, trop au courant de la galanterie du boulevard, ne se permit à l'adresse de la belle jeune fille de ces compliments équivoques qui frisent le manque de respect.

Mais à sa droite le gommeux avait Dina, toujours implacable et "bouche de fer," selon le qualificatif que lui avait donné son père, dont elle était un peu la préférée. Il sut donc mettre des réserves à sa verve par trop gaillarde et oublieuse des délicatesses du savoir-vivre.

L'entretien fut simplement banal. Il valait mieux qu'il en fût ainsi.

Du moins rendait-il ce service aux deux demoiselles Ferreix de tenir en respect leurs hôtes prompts à verser dans une galanterie que la provoquante simplicité de leurs toilettes aurait pu faire excuser aux regards d'un goujat. Et tout de suite Dina, ouvrant le feu, jeta cette phrase à brûle-pourpoint :

—Savez-vous, M. de Myriès, ce que vous feriez, si vous vouliez être bien aimable ?

—Dites seulement, mademoiselle répliqua l'ancien magistrat avec un regard qui semblait brûler la gorge de la jeune fille à travers l'échancrure de son corsage, —dites seulement, et ce sera fait.

—Donnez-nous Germaine pour toujours, —fit audacieusement la belle brune, à la grande stupeur de ses parents.

Mais cette stupeur n'était point l'indice d'un mécontentement. A peine la réflexion se fut-elle faite en leurs esprits qu'ils appuyèrent chaleureusement la démarche tout à fait inopinée de leur fille.

Contrairement à toutes les prévisions et à toutes les craintes de Germaine de Pengoaz, la proposition parut sourire aux deux Myriès. Toutefois, afin de n'en point laisser voir une joie qui eût pu paraître difficilement explicable, ils soulevèrent, par pure forme, quelques objections, invoquant le dérangement, le surcroît de charges que la présence de leur jeune parente allait certainement occasionner à leurs amis.

—Oh ! mon cher, dit très rondement M. Ferreix à son ami, si c'est là l'unique raison qui t'arrête, je ne l'accepte pas. Du moment que tu ne vois pas d'autre inconvénient à nous céder Germaine, nous la prenons. Entre nous, sans vouloir dénigrer son intérieur, je suis convaincu qu'entre mes deux filles, ta nièce sera beaucoup plus en son milieu qu'auprès de deux célibataires aussi endurcis que vous.

Ce fut la conclusion de l'entretien. Du moment que la cession de Germaine convenait à tout le monde, l'entente était faite.

Aussi, en sortant de table, l'orpheline, folle de joie, sauta-t-elle au cou de ses cousines en les couvrant de baisers.

—Me voilà libre, enfin ! s'écria-t-elle en dansant comme une enfant pour manifester son allégresse. — Vous allez voir maintenant comme les couleurs vont me revenir ! Elles ne me quitteront plus. Je laisse

ma pâleur pour compte à mon cher tuteur et à monsieur son fils.

Et, ce disant, la charmante fillette multipliait les baisers et communiquait sa gaieté aux deux sœurs.

VI

LES RUINES DE ROSMEUR

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements graves qui avaient eu pour théâtre l'hôtel des frères Garmin à Keravilio. Colman Lebreton et Bertie Johnson s'étaient retrouvés à Saint-Efflam, assis tous deux à la table de l'hôtelier Yves Kerjan

—M. Kerjan, —avait dit Lebreton, en présentant son nouvel ami à l'ancien commis-greffier, —je dois vous faire connaître le motif qui nous amène tous les deux sous votre toit. M. Johnson et moi avons lié connaissance chez MM. Garmin, vos collègues, le soir même du jour où j'ai eu l'avantage de vous parler pour la première fois, et en des circonstances bien faites pour exciter l'intérêt de deux romanciers tels que nous. Car nous sommes deux romanciers, ne vous en déplaît, et nous nous livrons au même genre de travaux, à cette différence près que monsieur écrit ses romans en anglais, tandis que j'écris les miens en français.

L'hôtelier eut un sourire très fin, et répondit avec une exquise urbanité :

—Monsieur, je suis au courant de l'événement et j'ai appris en tous ses détails ce qu'on appelle déjà, avec un peu d'emphase, le drame de Keravilio.

Il ajouta, prévenant avec intention les désirs de ses aimables hôtes :

—En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? Car je crois deviner que ce n'est peut-être pas exclusivement à l'hôtelier que vous avez affaire.

Ce fut au tour de Lebreton de sourire. Mais, devenu grave, tout aussitôt il reprit :

—Vous ne vous trompez pas, cher monsieur. C'est à l'homme d'esprit et d'imagination que nous venons demander un service.

—Je me mets à votre entière disposition, messieurs, dans la mesure de mes faibles forces.

—Eh bien ! M. Kerjan, voici le service que nous prenons la liberté de vous demander.

Et Colman, sans recourir à d'autres préambules, expliqua que son ami autant que lui-même avait formé le projet d'écrire un roman dont le point de départ serait le crime mystérieux de Rosmeur, un de ces drames d'intérêt poignant tels que les savait écrire Emile Gaboriau, ce maître incontesté du roman judiciaire.

Ils avaient donc besoin, l'un et l'autre, que les détails les plus précis et les plus circonstanciés leur fussent fournis sur ce crime, et c'étaient ces détails qu'ils venaient demander à Yves Kerjan, le priant, en outre, de les accompagner sur le théâtre même des événements afin que la narration fut accompagnée et corroborée d'une véritable démonstration.

Kerjan eut sur les lèvres ce même sourire plein de finesse que Colman Lebreton y avait déjà remarqué.

—Les renseignements que je puis fournir sont, en vérité, de peu d'importance. Mais puisqu'ils peuvent vous être de quelque utilité, je m'empresse, messieurs, de faire droit à votre demande. Quand vous plairait-il de faire cette promenade à Rosmeur ?

On prit rendez-vous pour le lendemain, et il fut convenu qu'on se rencontrerait au pied même des ruines, sur le route de Lannion.

Deux heures sonnaient lorsque Lebreton et l'Anglais, après avoir, au préalable, congédié leur voiture, virent Yves Kerjan, s'avancer vers eux par le chemin opposé à celui qu'ils avaient suivi. Ils remarquèrent que l'hôtelier de Saint-Efflam venait à pied, lui aussi, alors qu'il aurait dû se servir, lui aussi, de son propre cabriolet.

Leur étonnement dut être manifeste car l'hôtelier crut devoir le faire cesser.

—J'ai loué mes deux voitures à deux touristes, dit-

il... C'est ma seule excuse d'arriver en retard, messieurs.

—En retard ?... se récria Colman, —mais il est impossible d'être plus exact que vous, mon cher monsieur Kerjan.

On ne perdit pas de temps aux compliments de banale urbanité. Kerjan entraînait déjà les deux hommes sous un petit bois de pins qui abritait d'ombre le premier versant du mamelon. Là, il s'arrêta et leur montrant l'herbe rude et verte qui tapissait l'humus rare des roches.

—Voulez-vous que nous nous asseyons ici, —demanda-t-il, —et que je vous raconte tout de suite le peu que je sais, ou bien préférez-vous que nous commençons par visiter les ruines ? C'est à votre choix. Mieux vaudrait peut-être que vous vous rendiez compte des lieux.

—C'est aussi mon avis, —opina gravement l'Anglais Bertie Johnson.

Tous trois se levèrent et guidés par Yves Kerjan s'avancèrent vers les ruines sous le couvert des arbres.

Elles se dressaient, ces ruines, au sommet d'un tertre naturel, amas d'humus, dont la mince couche dissimulait à peine le massif de granit qui fournissait à l'édifice ses fondations.

Quel était l'âge de ces pierres, sur lesquelles le lierre avait accroché son vert manteau ? Personne n'aurait pu le dire. Bien certainement quelques-unes de ces pans de murs avaient sept ou huit siècles d'existence, et sur ces contreforts d'une épaisseur inébranlable, d'autres constructions étaient venues s'étayer, ajoutant à la tour primitive, édifiée dans toute la simplicité d'une architecture barbare, une suite de logis d'une structure disparate et régulièrement primitive.

Cet ensemble de bâtisses irrégulières prenait sur l'horizon des profils fantastiques, presque sinistres. Elles empruntaient à la grandeur même du paysage environnant on ne savait quelle farouche majesté d'où rayonnait à la fois la sublimité et l'horreur.

Tout n'était pas ruines, cependant, dans cet amas de constructions. Une aile entière du château, restaurée à la fin du siècle dernier et aménagée pour une destination plus conforme aux habitudes modernes, avait été occupée jusque dans ces dernières années par les descendants d'une famille qui avait compté de nombreuses illustrations. Yves Kerjan le rappela à ses deux interlocuteurs.

—Cette partie du château, messieurs, expliqua-t-il, —servit de résidence aux deux derniers des Rosmeur de la branche aînée. Leur père, un vieillard plein de noblesse, avait été garde du corps du roi Charles X. Il s'était retiré très jeune encore sur ses terres et y avait élevé ses deux fils, le comte Colomban, qui, devenu lieutenant de vaisseau, donna brusquement sa démission au moment de la mort de son frère, et ce même frère, Paul de Rosmeur, mort de si étrange façon que le bruit d'un suicide courut dans tout le pays.

—Vous les avez connus, monsieur Kerjan ? —questionna Lebreton dont la voix avait eu une intonation douloureuse.

—J'ai connu le cadet, oui, monsieur, —répondit l'hôtelier.

—Et quel est votre avis sur le suicide supposé de ce jeune homme ?

—Mon avis est celui de tout le monde, monsieur. Je crois que Paul de Rosmeur s'est tué ainsi qu'on l'a dit.

—Et, questionnait encore Colman, —a-t-on attribué quelque motif au suicide de ce jeune homme.

L'hôtelier parut hésiter. Puis, tout à coup, comme prenant son parti, il répondit sans s'arrêter à peser ses mots :

—Monsieur, on chercha les motifs, et, cela va sans dire, on en trouva plusieurs ; on en inventa même, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas.

On supposa, d'abord, que la pauvreté, le sentiment de sa déchéance avaient poussé le malheureux jeune homme à cette résolution désespérée.

Quelques uns l'attribuèrent à son humeur bizarre, renfermée. On assura même qu'il était devenu fou à